

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 31

Artikel: La bibliothèque de mon oncle : [suite]
Autor: Toepffer, Rodolphe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214082>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mort, Notre Seigneur est resuscité. Au nom du Père, du Fils et du St-Esprit, Dieu te veuille apaiser. Et il faut avoir bonne fiance en Dieu, après cela ne pas s'amuser à aider à sauver aux voisins parce que ce seroit témoigner de la défiance.

Pour empêcher que les larrons ne puissent entrer dans une maison pour y dérober, ni aucun sorcier, ni sorcière pour y faire aucun mal. — Il faut prendre du bois de niplier et l'attacher derrière les portes, et en faire des chevilles pour les cotter, et en mettre sous le seuil des portes, et aucun larron ny sorcier, ny sorcière ny pourront entrer pour y faire aucun mal, ny à gens, ny à bêtes, ny pour dérober. L'on en peut aussi attacher des buchettes sous le crin d'un cheval qui paîtra à la campagne et aucun larron ne le pourra dérober, ny méchante personne luy faire aucun mal.

Pour la polmonie (lisez pulmonie) aux bêtes à cornes. — Il faut prendre de la germandry (germandrée) qu'il faut cueillir dans le tems qu'elle est en fleur, d'autant qu' alors la force est toute en l'herbe, et la sécher à l'ombre et en faire poudre. Et prendre des os de chretien sur le cimetière et les brûler au feu pour les réduire en poudre et les mêler avec la ditte poudre de Germandry. Et en donner par trois matins à la bête de la valeur de pleine une petite cueillerée d'argent qu'il luy faut fourrer bien avant dans la gueulle, et prendre en même temps une poignée de sel qui luy faut mettre après, afin de lui faire avaler le tout, et les laisser jeuner deux heures devant et autant après, et pour connoître quand elles l'ont, il faut écouter si on entend pas comme bouillonner dans les fressures et elles ont les yeux gros et en étoiles, et le poil du devant dressé en haut.

Pour guérir les playes d'une bête navrée par le loup. — Il faut premièrement tâcher de trouver et découvrir toutes les dents et blessures, autant que possible et les bien nettoyer et laver avec de l'eau fraîche. Et puis cheurner ou entourner avec la main toutes les playes et toute la bête, puis après prendre hors du niveau du toit de la maison, neuf petites pierre qu'il faut tenir dans sa main en disant les mots suivants, neuf fois; et à chaque fois qu'on dira, oter une pierre de la main où elles sont et la mettre dans l'autre jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de pierres. Et cela afin de ne se pas tromper plus ou moins de neuf fois. (Mots qu'il faut dire neuf fois.)

« Mord de cette bête, ôte toy de dessus cette bête » aussi « Contrain soit-il d'être dessus cette bête, comme Notre Dame est au traître » et à la dernière fois ajouter : « Au nom du Père, du Fils et du St-Esprit, Dieu te guérisses » puis après, continuer à bien laver les plaies trois ou quatre fois le jour avec de l'eau fraîche, et les pierres qui sont dans la main, il faut les jeter derrière soi a main renversée hors du niveau du toit, que personne ne te voye si l'on peut; le même remède est bon pour morsures de chien enragé et de serpent.

Pour les douleurs de dents. — Il faut prendre des dents de mort et les brûler pour les réduire en poudre ou en cendre bien fine, puis mouillé le bout de son doigt dans de l'eau-de-vie ou du vin, ou du vinaigre et toucher la ditte poudre n'en prenant que ce que le bout du doigt emportera et s'en frotter les gencives et la douleur s'en ira, surtout si elles ne sont pas condamnées.

(Ecrit par moy Jean Gabriel Roy de Premier, la chambre du Collège de Croy, le 20^{me} août 1776.)

(Communiqué par M. F.-R. Campiche, archivist.)

ONNA PILLIÈCE BIN FÊTE

L A coumouna de Medzesèrè ti lè bounan fa sâi misâ lè pillièce. Oh ! pas lè granté quemet syndico, greffié, bossî à mimameint menistre. Na, lè petitè quemet souneou po midzo, sounailleu po lo pridzo, maisonneu, publicateu, gâpion po lè cabaret, bouèlan de mise, marelhî, hussî, garda-champêtre, et tot lo tralala et lo diabblio et son train. On lè misâvè à rabè, à cli que voliâvè fère la pillièce lo meillâo martsî ! Dinse :

— Po marelhî, crosâ lè fousse, à guiéro l'eimmandzi-vo ?

— A cinq francs la fousse !

— A quatro houitanta !

— A quatro cinquanta !

— A quatro francs !

— A quatro po la première ! Quatro po la seconda ! A quatro francs. Nion doute rein ? A quatro francs ! Adjugé !

Et cli que l'avâi met lo derrâi l'êtâi lo marelhî po tota l'annâie. On lo payivè, lo bounan d'apri, po tota l'annâie assebin. Dinse l'êtâi bin quemoudu. Pas fâuta de sè recoumandâ po avâi 'na pillièce de coumouna. Et pu que lè pillièce l'êtâi bin fète. Attiutâ-vâi stasse.

A cli bounan, l'è Frèderî à Tambou que l'avâi quasu tot misâ : publicateu, souneou, sounailleu, marelhî, tant qu'à garda-champêtre. Ein ètâi tot dzoïau que, ma fâi, l'a faliu bâre dâi demi et demi. Ma fâi, Frèderî s'è trovâ bin bon sou po s'allâ réduire. Et lo leindèman, que l'è-tâi dan 'na demèinde, min de sounailleu, min de publicateu. L'affère l'avâi mau coumeincî. Tot parâi nion n'a rein zu à dzappâ, po cein que Tambou l'avâi misâ bin bon martsî.

Ao bounan d'apri, devant la mise, lo bossi l'appelle Frèderî po lâi payî sè gâdzo, tant po marelhî, oque po souneou, onna taquenisse po publicateu, onna bougreri po sounailleu. Frèderî pregnâi tot à mèsoua et l'einfâtivè son erdzeint dein sa bossa ein coué qu'on entourgonâvè avoué dâi z'ètatse. Tant qu'à la fin, lo bossi lâi pâye assebin son gâdzo de garda-champêtre. Quand Tambou l'eût ramassâ assebin elliau pècule, è fâ dinse :

— Eh bin ! te vâi quemet on pâo àobliâ lè z'affère. Savé pas pire que l'è mè que i'èté garda po sti an passâ !

MARC A LOUIS.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

22

PAR

RODOLPHE TŒPFFER

Il avait déjà allumé sa lampe, et je le trouvai considérant avec la plus grande attention au travers d'une fiole remplie d'un liquide bleuâtre.

« Bonjour, Jules, me dit-il sans se déranger; assieds-toi là, je vais être à toi. »

Je m'assis impatient de questionner mon oncle, et considérant la bibliothèque qui m'apparaissait toute changée. Je regardais avec respect ces vénérables livres, frères de celui que j'avais vu sous son bras, et les choses que je voyais, l'air que je respirais me semblaient autres, comme si la jeune fille venue en ce lieu y eût laissé quelque signe de sa présence.

« J'ai fait, dit mon oncle. A propos, Jules, tu ne sais pas !... »

— Non, mon oncle...

— Remercie une jeune fille qui est venue ici... »

En disant ces mots, il prit le chemin de sa table, pendant que j'entendais battre mon cœur d'attente. Puis, se retournant :

« Devine... » me dit-il, comme voulant jouir de ma surprise.

J'étais hors d'état de rien deviner.

« Elle vous a parlé de moi ? dis-je avec une émotion croissante.

— Mieux que ça, reprit mon oncle d'un air fin.

— Dites, dites, mon oncle, je vous en supplie.

— Tiens, voilà mon Burlamaqui retrouvé. »

Je tombai du ciel sur la terre, faisant des imprécations intérieures contre Burlamaqui, que, par respect, je substituai à mon oncle en cette occasion.

« En lui cherchant un livre, continua mon oncle Tom, je l'ai retrouvé celui-ci, que je croyais perdu... Oh ! l'aimable fille, reprit-il, et qui vaut bien, ma foi, douze de tes professeurs. »

J'étais de son avis pour le moins, et cette exclamation de mon cher Tom me racommoda un peu avec lui.

« Elle lit l'hébreu comme un ange ! »

Je n'y étais plus du tout. « Elle lit l'hébreu ! Mais, mon oncle... » Car cette idée m'était désagréable.

« Et j'ai eu un plaisir extrême à lui faire lire le psaume XLVIII dans l'édition de Buxtorf. Je lui ai expliqué, en comparant les variantes avec l'édition de Crœsius, combien le texte de Buxtorf est préférable.

— Vous lui avez dit cela !... à elle ?

— Mais c'est clair, puisque je lui parlais.

— Elle était là, devant vous ; et vous avez pu lui dire cela ?

— Mais oui ; d'ailleurs ce que j'ai dit là ne peut guère se dire qu'à une juive. »

D'autres sont-ils faits comme moi ? Juive, belle et juive ! Je l'en trouvai tout de suite dix fois plus belle, et je l'en aimai dix fois davantage.

Cela est peu chrétien ; j'assure pourtant qu'il en fut ainsi, et que le charme que je lui trouvais déjà s'en trouva rafraîchi, vivifié, comme si dès lors les mêmes choses que j'aimais en elle se fussent trouvées différentes et nouvelles.

Je sais encore qu'en ce point je raisonnais fort mal et que le plus mince logicien eût pu me convaincre d'absurdité, à plus forte raison mon oncle Tom ; aussi je ne lui en parlai pas, car je tenais plus encore à mon erreur qu'à la logique.

Mais l'impression fut ce que j'ai dit. D'ailleurs... aime-t-on sa sœur d'amour ? Non. Sa compatriote ? Mieux. L'étrangère ? Plus vite encore. Mais une belle juive ! et puis, délaissée peut-être, mal vue des bonnes gens ! c'était à mes yeux un avantage, comme si cela l'eût rapprochée de moi.

« Veut-elle donc hébraïser ? dis-je à mon oncle Tom.

— Non, bien que je l'y aie engagée de tout mon pouvoir. Il s'agit d'un pauvre vieillard qui s'en va mourant. Elle venait m'emprunter une bible hébraïque pour lui faire quelque lecture pieuse.

— Elle ne reviendra donc plus ?

— Demain, vers dix heures, pour me rapporter le livre. »

Et mon oncle se mit à examiner sa fiole, pendant que je restais à songer. « Demain, ici, dans cette même chambre ! me disais-je. Si près de moi, sans que je lui sois rien ! pas même autant que mon oncle Tom et sa fiole ! »

Je redescendis tristement chez moi.

Je fus très surpris de trouver ma chambre éclairée par une légère lueur. Ayant reconnu que c'était le reflet d'une lumière qui brillait vis-à-vis, dans la salle de l'hôpital, ordinairement sombre à cette heure, je montai sur une chaise d'où je vis d'abord une ombre qui se projetait contre la muraille du fond. Ma curiosité étant vivement excitée, je me guidai entre la chaise et la fenêtre, de telle façon que je pus plonger assez bas pour reconnaître, suspendu à cette muraille, un chapeau de femme. « C'est elle ! » m'écriai-je. Mettre la chaise sur la table, Grotius et Puffendorf sur la chaise et moi sur le tout, fut l'affaire d'un clin d'œil. Et je retenais mon souffle pour mieux jouir du spectacle qui s'offrait à moi.

(A suivre.)



Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS